

PAGES  
MANQUANTES

(Pour le *Glaieur*)

En causant, tout récemment, avec mon savant ami et collègue de la société royale, l'abbé H. R. Casgrain, sur nos champs de bataille, qu'il vient de décrire avec tant de charmes, j'eus l'occasion de lui signaler un livre, publié ici, il y a près de soixante ans, précieux par ses renseignements sur cette intéressante matière : *HawKins' picture of Quebec*.

— Avez-vous connu l'auteur, me demanda l'abbé ?

— Oui, lui repliquai-je, bien qu'il soit trépassé depuis plusieurs décades. Non seulement j'ai connu M. HawKins dont le fils Alfred est actuellement employé à la douane de cette ville, mais un homme digne de foi, feu l'honorable juge Henry Black, vers 1865, m'a raconté de fil en aiguille l'origine de cet excellent ouvrage dont il avait bien connu tous les collaborateurs.

— Vous devriez, ajouta l'abbé, consigner par écrit vos souvenirs avant qu'il soit trop tard ; et voilà !

Alfred HawKins, né à Bridport, Angleterre, avant d'être *shipping master* du port de Québec, avait été marchand de vin. Il aimait les

lettres, surtout l'histoire. Il s'éprit tout-à-coup des annales canadiennes au point de devenir un ardent collectionneur de plans, de cartes, de manuscrits, de mémoires se rattachant à l'histoire du Canada, qu'il achetait chez les antiquaires et les libraires anglais de Londres et d'ailleurs.

Si j'ai bonne souvenance ce fut l'érudit et éloquent Andrew Stuart (1), M. P. P., le père de feu le juge en chef Andrew Stuart, un des protecteurs du juge Black (2), qui engagea M. Hawkins, dont il était le commensal, à entreprendre ce charmant volume pour remplacer les *Quebec guides*, incomplets, publiés en 1829 et 1831 par le lettré colonel, plus tard général Cockburn et par le ministre Brown. Ces *Quebec guides* étaient ornés de gravures sur acier, gravées par un artiste en renom, Wm. Smillie.

En 1834, on ne trouvait pas des hommes de lettres à toutes les portes à Québec; les annales canadiennes y comptaient pourtant quelques sectateurs ardents: George Barthélemie Faribault, le docteur John Charlton Fisher (3),

---

(1) Andrew Stuart mourut à Québec en 1840.

(2) Son ami s'éteignait aussi à Québec en 1873.

(3) Le docteur Charlton Fisher, père de madame Ed. Burstall, décéda en 1849.

ex-rédacteur du célèbre journal le *Allison*, de New-York, que lord Dalhousie, gouverneur en chef, importait, en 1823, pour batailler en sa faveur contre la *Gazette de Québec*, Adam Thom, plus tard juge, littérateur élégant, le lieutenant Baddeley, plus tard général, du Génie royal, le capitaine Bayfield, hydrographe distingué, Amable Berthelot d'Artigny, antiquaire et puriste (il publia une grammaire), le vénérable et savant abbé Jérôme Demers, du séminaire de Québec.

M. Hawkins, lié de goûts et d'amitié avec ces esprits d'élite, s'aboucha avec un libraire bien connu, l'honorable John Neilson (1), M. P. P., que, plus tard, on désigna comme le Nestor de notre presse.

M. Stuart, aidé probablement de M. Faribault, s'engagea à fournir les recherches historiques, le docteur Fisher se chargea de leur prêter cet atticisme de forme que chacun y admire, le juge Thom prépara sa brillante introduction ou prospectus, le lieutenant Baddeley écrivit le chapitre sur la géologie de Québec et des environs.

Pour une raison ou pour une autre, l'œuvre de M. Hawkins, au début et longtemps après, ne fut pas appréciée à sa valeur, excepté de

(1) Mort en 1848.

quelques connaisseurs. Je me rappelle encore l'éloge que m'en fit le regretté abbé Ferland. J'oubliais de dire que ce fut M. A. R. Russell, arpenteur, qui dessina les portes de la ville et le vieux château Saint-Louis, qui brûla la même année. Les dessins furent lithographiés par E. Sproule.

M. HawKins (1) enrégistra son droit d'auteur à Québec et plus tard à New-York.

D'année en année, le livre de HawKins acquiert de la valeur auprès des bibliophiles : il se vend de \$10 à \$20. Il n'y a pas bien longtemps un exemplaire élégamment relié s'est vendu \$30.

En 1841, M. HawKins se rendait à Londres et y faisait exécuter un superbe plan (4 x 3 pieds) des opérations navales en face de Québec, pendant l'été du grand siège de 1759. Cette toile, ornée de dessins bien exécutés de l'ascension des Highlanders au Foulon, le treize septembre 1759, d'une vue de la mort de Wolfe par West et d'autres incidents du siège, est très utile et très appréciée.

C'est une reproduction du plan des opérations navales de Wolfe et de Saunders, publié à Londres, en 1760, dans le volume in-quarto de

---

(1) M. HawKins mourut du choléra, le trente juin 1854.

Thos Giffery, hydrographe du prince de Galles, et dédié au premier ministre, l'honorable William Pitt.

J. M. LEMOINE.

## AUX JEUNES FILLES

(Pour le GLANEUR)

Voici le printemps, la saison des roses ;  
Plus de rameaux nus, de gazons jaunis ;  
Plus de froids matins ni de soirs moroses ;  
Voici le printemps et ses jours bénis !

Voici le printemps : aux fleurs demi-closes  
La brise qui vient des bois rajeunis  
Murmure tout bas de divines choses :  
Voici le printemps, la saison des nids.

Enfants, tout cela chez vous se révèle ;  
Chez vous, rayonnant de fraîcheur nouvelle,  
La coupe de joie offre sa liqueur.

Pour vous nul besoin que le temps renaisse ;  
Vous avez la vierge et sainte jeunesse :  
C'est votre printemps, la saison du cœur.

LOUIS FRÉCHETTE

## MÉRISSETTE

(Pour le *Glaneur*)

## I

— Contez-moi donc cela, père Muller, dis-je au vieux meunier, tandis que nous prenions le frais, sur le banc de pierre, devant le moulin.

— Puisque vous le voulez, me répondit-il, de sa petite voix cassée, voilà... Ecoutez bien...

Et rien qu'au clignotement de ses yeux, je compris que l'histoire serait intéressante : c'était sa manière à lui d'annoncer de l'extraordinaire.

Un brave homme que ce père Muller, le meunier d'Hugolsheim, en Alsace. Voilà déjà dix ans qu'il repose sous le gazon de la colline et rien que d'y songer, j'en suis encore tout mélancolique ; c'est ma jeunesse entière que je revois dans ce souvenir.

Et pour un beau moulin que le sien c'en était un.

Je n'ai jamais rien vu de plus riant que cette pittoresque construction, sur le bord de la route, la porte s'ouvrant au milieu, et derrière, parmi les hautes herbes et la mousse des vieux murs, la grande roue moussue qui tourne len-

tement, sous le poids de l'eau, toute frangée d'écume. Jour et nuit elle jetait dans le silence du village son tic-tac monotone, car le père Muller avait des pratiques, plus qu'il n'en aurait voulu et il ne dormait guère, je vous assure, pour satisfaire tout le monde. C'était parfois une caravane ininterrompue de paysans, qui se disputaient pour entrer les premiers, leur sac de blé sur le dos.

Or donc, voici ce qu'il me conta, par ce beau soir de septembre, il y a bien longtemps, oh ! oui, bien longtemps, tandis que le soleil se couchait, là-bas, sur la côte de Mittelbronn et que des jeunes filles "rondiaient," sur la place du village, en chantant la vieille complainte patoise, si naïve et si douce :

"J'ai rencontré Rosette ma bien-aimée ; — Elle est aussi vermeille que la rose en été. — Elle se tient aussi droite que les joncs dans les prés. — Joli cœur, que je t'aime, jamais je ne t'oublierai."

Les échos du Sonnenberg répétaient à l'infini cet air d'autrefois ; nous buvions du vin blanc d'Alsace, couleur d'or, qui vous délie si singulièrement la langue et vous met des rayons de soleil dans la tête...

C'est l'histoire de Mérisette, la petite bohémienne, et ce récit si simple et si touchant, le

voici, tel qu'il m'est toujours resté devant les yeux, dans le beau cadre de cette superbe soirée d'automne...

## II.

— J'avais dix-huit ans, monsieur, commença alors le père Muller et parmi les clients de notre moulin, qui arrivaient chaque samedi, le petit sac de blé sur le dos, il y avait Mérisette, la fille des Bohémiens, de ces pauvres rebouteurs, qui habitaient, là-haut, une cabane sous les roches.

Cette enfant de quinze à seize ans, noire comme une cerise bien mûre, le nez large, les dents blanches, avec de grands anneaux de cuivre dans les oreilles et toujours un bon sourire tout franc sur les lèvres, — pour moi du moins — était ce que j'avais vu de plus frais et de plus joli de ma vie.

Les Bohémiens, étant d'une autre religion que nous, ne descendaient pas à la messe et je n'avais donc l'occasion de voir Mérisette que le jour où elle venait au moulin. Comme j'attendais le samedi avec impatience ! mais que ce quart d'heure, passé avec elle, rachetait bien des longs jours où l'on ne se voyait pas et quel doux sourire lui montait tout-à-coup aux lèvres, lorsque je l'aidais à décharger son petit

sac de blé, qu'elle ne voulait jamais confier à un autre que moi.

— Que c'est donc lourd ce sac là, Mérisette, pour vos petites épaules, lui répétais-je chaque semaine ! Est-ce que ces grands paresseux de Kasper ou d'Andrès ne pourraient pas vous porter ça jusqu'ici, au lieu de dormir au soleil, comme des lézards ?

— C'est vrai, Hans, faisait-elle alors, mais nous n'avons par peur des lourdes charges, nous autres, ça nous connaît... Merci bien pour le coup d'épaules.

Et elle me souriait de ses belles dents blanches, et je sentais comme un baume bienfaisant se répandre sur mon cœur.

Comme elle paraissait heureuse dans mon vieux moulin ! Nous parcourions ensemble la chambre des meules, avec leurs engrenages et leurs courroies de cuir roux et je me souviens que le bruit des chaînes, grinçant sur les poulies, lui faisait une grande peur. La fine poussière de farine, qui voltigeait partout dans l'air, poudrait ses cheveux noirs, comme les marquises des anciens portraits, et nous riions...

— Regarde donc, Mérisette, lui disais-je, voilà mon moulin qui a mis de petites mouches blanches dans tes cheveux...

Puis elle reprenait le sac de la semaine pas-

sée, dont la grande meule avait fait de la belle farine, qui sentait bon.

— Oh ! qu'il pèse lourd, Hans, disait-elle, chaque samedi ! Je crois bien que vous avez compté la grosse mesure, n'est-ce pas ?...

— Mais non, Mérisette, mais non, je t'assure.

Et ses grands yeux incrédules m'interrogeaient, se doutant bien de quelque chose et je me disais, en la voyant repartir, si vaillante et si frêle :

— Brave petite femme, va, malgré sa peau noire et ses dents blanches... Celui qui t'aura sera bien heureux.

Et je restais cloué sur place, tout rêveur, jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière la côte, dans les bruyères...

### III.

Ici le père Muller s'arrêtait un peu pour respirer et nous buvions un bon coup de vin.

Alors, après un silence, il reprenait, les yeux obstinément fixés, de l'autre côté de la route, sur des pans de murs, que des herbes sauvages avaient envahis et d'où s'élevait, dans un grand merisier d'Alsace, qui y avait grandi, le chant joyeux d'une bergeronnette, ce petit oiseau de nos montagnes...

— Ecoutez donc comme il s'en donne, s'é-

criait le père Muller, en montrant les ruines du bout de la canne... J'ai pensé que c'était son âme, ce petit oiseau-là, l'âme de Mérisette, — car elle est morte la pauvre enfant, — qui s'en vient, chaque soir, sur le merisier de leur jardin, me consoler de ses chansons joyeuses...

Et voilà ce qui reste du moulin, du beau moulin qu'il avait fait construire pour elle, lorsqu'il l'épousa... c'était un jeune homme de la ville, le fils du riche meunier Reinhart, qui était tombé un jour éperdument amoureux de Mérisette, en valsant avec elle, à la fête de Hunawihhr... Il lui promit sans doute des servantes, de belles toilettes, une voiture peut-être, comme les grandes dames de la ville, car le pauvre Hans fut bien vite délaissé, lui qui n'avait que son cœur, son vieux moulin et sa grosse casquette de loutre à lui offrir.

Ils se marièrent et après un voyage à Paris, qui dura quinze jours, — pensez-donc, — ils s'installèrent dans le moulin, là, en face du nôtre. On rapportait de là-bas les derniers perfectionnements du métier : des mécaniques impossibles, qui vous font de la farine, à moitié prix, en un rien de temps et le vieux moulin d'Hugolsheim vit les clients le désertier peu à peu... Ils prenaient le chemin de l'autre, du joli moulin en briques, où l'on entendait les meules tourner

avec des grincements et des bruits de machines qui vous faisaient trembler.

Mme Reinhart eut des servantes, et des femmes de chambre pour l'habiller ; ses toilettes arrivèrent en droite ligne de Paris et même, au bout d'un an, on parla d'une voiture, d'une belle voiture, qui s'en vint, un beau matin ; mais voyez donc comme l'argent et le luxe sont peu de chose : six mois après, des spéculations hasardées et l'effondrement d'une importante maison de Strasbourg, dont le gérant avait pris la fuite, ruinaient de fond en comble Reinhart, qui disparut, sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu. Et quant à sa femme, à ma bonne petite Mérisette d'autrefois, tout ce bouleversement la brisa et elle s'éteignit, peu après, subitement.

#### IV

Et voilà ce que le père Muller me conta, par ce beau soir d'automne, et je crois bien, si ma mémoire n'est pas trop en déroute, que des larmes lui perlaient au coin de l'œil, lorsque, la nuit étant tout à fait descendue et les chœurs des jeunes filles ayant cessé, il dit, remplissant une dernière fois les verres :

— Et maintenant, si nous allions nous coucher?...

J. B. CHATRIAN.

## UN CRITIQUE LITTÉRAIRE AU CANADA

(Pour le GLANEUR)

## I

Le Canada, quoique jeune, possède déjà une littérature que l'on peut dire personnelle, et qui figure avec avantage à côté des œuvres, pourtant remarquables, des écrivains français.

Les éloges qui viennent d'outremer montrent clairement que bon nombre de nos auteurs ont donné des ouvrages que nos cousins de France seraient fiers de publier ; et maintenant, la Patrie désignant avec orgueil certains de ses fils à l'admiration de l'Univers émerveillé, peut dire à bon droit : "Voilà mes bijoux !"

Je crois donc avec plaisir que nous pouvons désigner notre littérature sous l'appellation quelque peu nouvelle de *littérature canadienne*.

Loin de moi toute flatterie basse et malsaine, dont les suites sont si funestes, lorsque ceux qui en sont l'objet ont le malheur de s'y laisser surprendre. Horace prétend que c'est la marque d'une mauvaise amitié, et je ne veux pas être ce fâcheux ami pour mes compatriotes !

Reconnaissons-le sans honte, afin de nous corriger : la plupart de nos écrivains ne sont

pas sans défaut, malgré leur bonne volonté, leur application au travail. Il leur manque du ton et de la vivacité ; ils ne sont pas exempts de recherche. Le but auquel ils aspirent est élevé, la fin qu'ils se proposent, sublime ; les obstacles sont sans nombre. Il s'agit de conserver intacte la belle langue de nos aïeux, au milieu d'une société trop cosmopolite pour qu'elle n'en ressente pas des effets qui la mettent en danger.

Chaque siècle porte aussi un caractère particulier, et les débuts de toute entreprise, de toute œuvre sont toujours humbles et modestes. Or nous sommes au début ; nous ne faisons qu'entrer dans la vie littéraire. C'est à peine si le Canada avait—il y a cent ans—un journal, un *organe*... ; l'imprimerie était encore peu connue : on transcrivait même les livres à la main, s'il faut en juger par cet amant qui copia l'office d'un des jours de la semaine sainte et en fit cadeau à la bien-aimée de son cœur, et ce fut peine perdue !

L'élan est aujourd'hui donné, un élan fort et vigoureux ; le pas est emboîté, que tous soient fidèles à la discipline !

De splendides tableaux, de superbes monuments sont en préparation, et des talents

brillants se dessinent ça et là. A l'œuvre, on connaît déjà l'ouvrier ; on apprécie même favorablement la dextérité et la souplesse de sa main, la grandeur et la fertilité de son génie.

La tâche est grandiose et digne d'envie ; il ne manque pas de pinceaux ni d'outils, de pastels ni de ciseaux. Nos hommes de lettres possèdent en général l'esprit d'imitation et s'essaient dans tous les genres : poésie, histoire, théâtre, éloquence, apologétique, esthétique, etc, etc. Les aînés feront bientôt place aux *jeunes* qui s'avancent pleins d'ardeur, d'enthousiasme et de *feu sacré*.

Il importe de poursuivre et de parachever l'œuvre déjà si bien commencée, de lui appliquer une sûre impulsion vers la perfection, et de lui assurer ce cachet de grandeur et de solidité, de force et d'éclat qui la rende digne de l'admiration des siècles.

Que faut-il faire pour cela ? A quelles sources rafraîchissantes notre littérature doit-elle s'abreuver, afin qu'elle prospère et grandisse ? Dans les luttes de la vie, quels combats lui faut-il tenir ? Entre les deux camps qui occupent la terre, quel sera son rôle d'action ? Quels moyens et quelles règles doit-elle prendre et suivre pour que notre langue soit claire, douce,

majestueuse, précise, juste, féconde et heureuse ?

Ce sera notre propre ouvrage, et nous devons y aller sérieusement de l'avant, travailler chaque jour à agrandir le cercle de nos connaissances dans le domaine scientifique et dans le vaste champ des lettres, et nous livrer ardemment à des études fortes et sérieuses, favorables au bien général et à la loi de Dieu. Nous aurons là, lecteurs, un excellent moyen d'exercer notre talent.

## II

Les lettres canadiennes seront d'autant plus florissantes que nous aurons appris à meilleure école la formation du goût.

La France contemporaine compte une infinité d'écoles : les unes, célèbres et de premier ordre ; les autres, médiocres et sans nom.

Pessimistes, psychologues, symbolistes, instrumentistes-évolutionnistes, décadents, réalistes ou naturalistes, etc., doivent être rangés dans la seconde catégorie. Ils livrent au public une marchandise avariée, car ils ont une idée fautive du goût et du bon ton littéraires. Le dix-neuvième siècle, commencé sous les auspices de la Révolution, devait voir les novateurs du style, comme les réformateurs de l'ordre social.

Citons quelques exemples, afin d'être en

garde contre les mauvais auteurs français.

Saviez-vous que la pluie est une artiste qui pût faire danser *de joie* ou servir à battre le rappel ? Ecoutez :

“ La pluie aux *doigts verts*  
Joue sur la peau des feuilles mortes  
Son *joyeux* air de tambourin. ”

Vous l'apprenez de Jean Richepin, l'un des *purs* du siècle, dans *Miarka ou la fille à l'Ourse* ; c'est un livre assez curieux ; ne le laissez pas dans n'importe quelles mains !

Ouvrons maintenant cet opuscule délaissé, perdu parmi tant d'autres infiniment supérieurs, le *Vœu de vivre* par René Ghil.

—Le chef de l'école des décadents ?

—Il est reconnu comme tel, mais ce titre ne lui plaît guère.

—Un symboliste, alors ?

—*Pas précisément...*, dirait Ernest Hello.

—Ah !... voilà qui est grave !... Je ne croyais pas...

—M. René Ghil est simplement un *évolutionniste-instrumentiste* !

—???

Consultez-le sur le printemps et ses bienfaisants effets sur les poètes, il écrit :

“ Ce qu’il me dit ? ” Voulez-vous me permettre simplement cet extrait d’un des poèmes du Livre IV de mon œuvre (*Le Vœu de Vivre*) :

.....Torrentiel,

Roule le mot, l’œuvre de la nature énorme :  
Et les astres elliptiques, muant leur forme  
Ignée, et l’Astre grand sous les appels de qui  
Quand de la nuit d’hiver en strideur il a lui,  
Tressaille la vive entraille de tout,

.....(Astre !

Tout te le doit, qui nourris de vie, ô Toi ! le  
Prosternement lent et redressé hélant...)

Et les  
Granits, et les humus portant haut et mêlés  
Les amours des forêts et les animaux vagues  
Et des ruts, les mers d’équipollentes vagues :  
Chantent !... ”

La chose est claire, l’école des décadents n’est pas recommandable : ne la fréquentez point. Voyez à l’horizon, là-bas, un groupe d’hommes qui causent et s’amusent. Je les entends :

Holà ! ho ! puisque c’est la fête de la Mièvre que tant j’aime

Préparez donc les gemmes

Et l’Ambre coscoté

Et aussi le bonnet tuyauté,

[crème.

Et aussi—pourquoi pas ?--les petits pois d’au chocolat

Vers les pays moirés, où marcellent les ibis  
 Viens-nous-en te chercher des alibis  
 O chère dont les yeux où je lis plaisants chapitres  
 Sont si grands, ah ! si grands,  
 Et d'un vert tant flagrant  
 Que l'on dirait plutôt de petites huîtres. ”

N'est-ce pas qu'elle est bonne, même fameuse, celle-là ? Je vous la donne comme un spécimen de la *littérature symbolique*. L'un des chefs de l'école révèle au monde ces yeux qui ressemblent à de petites huîtres (et les yeux taillés en amende, qu'en faites-vous donc ?...); tous les disciples d'applaudir ! Amusez-vous, braves gens ! Votre naïveté est charmante, et votre bêtise, inouïe ! Nous vous disons, sans plus tarder, *Adieu pour la vie ! !*

Il y a cependant des hommes célèbres parmi les écrivains français du siècle ; ils ont à la vérité un bagage immense de qualités et de défauts. Les deux articles : *Argent et Littérature* et les *Trois Poètes* (Lamartine, de Musset, Victor Hugo) écrits par le R. V. Delaporte, S. J., et publiés dans les *Etudes Religieuses* (1),

---

(1) Les *Etudes Religieuses*, publiées par les Pères de la Compagnie de Jésus, sont éditées par la maison Retaux & Fils, 82 rue Bonaparte, Paris. On s'abonne en Canada chez Cadieux & Derome, ou Beauchemin & Fils, Montréal. Prix : Union postale, 23 francs.

vous en instruiront suffisamment. C'est à lire et à méditer.

Il me tarde de vous entretenir, hélas ! bien faiblement et comme en passant, de l'illustre école catholique française, dont Louis Veillot est resté la personnification la plus accomplie.

Elle soutient glorieusement, avec une vigueur de style et une adresse parfaites, une lutte acharnée contre les sectaires, les impies, les rationalistes, les libres-penseurs, les *forts*... ; elle met à néant leurs fallacieuses démonstrations, leurs supercheries, leurs vaines tromperies. Elle répond vivement aux attaques dirigées contre l'honneur de la France, la gloire de Dieu et la liberté du chef suprême de son Eglise ; elle pare les coups que l'on veut porter à tout ce qu'il y a de sacré et d'auguste, à toute autorité ; ferme sur la défense, elle démasque partout l'imposture, flagelle le vice et l'erreur, et reste toujours debout, comme une vigilante sentinelle, qu'elle est. Rien ne passe inaperçu à son attention, et, quoique faible, elle chiffre ses victoires par le nombre de ses combats.

Elle mérite tout notre respect ; toute notre estime et tout notre attachement.

### III

Au Canada, des hommes chrétiens ont entre-

pris de marcher sur ses traces. Ils veulent, par leurs écrits et leurs actions, assurer un heureux avenir à notre chère patrie, et la rendre forte et grande en la plaçant sous l'égide protectrice de la religion du Christ. Ils travaillent au triomphe des principes solides et pleins de fruits contenus dans les Evangiles.

M. le juge Routhier est, à mon avis, l'un des plus remarquables des écrivains canadiens. Foncièrement chrétien et catholique, ses écrits sont tous conçus au point de vue religieux, philosophique et moral ; orateur et écrivain, sous ce rapport la Providence l'a bien doué, et son éloge n'est plus à faire. Il a de plus le précieux avantage d'être un bon critique littéraire : la publication des *Grands Drames* et des *Causeries du Dimanche* l'élève pour ainsi dire au premier rang parmi les hommes de lettres du pays.

Il est ennemi du clinquant et du faste ; sa phrase est sobre, vive, châtiée et pleine de sens ; après avoir choisi son sujet, il l'étudie, le scrute, le tourne et l'examine encore, toujours au point de vue philosophique, moral et religieux ; il aborde, sans arrogance comme sans crainte, toutes les questions vitales qui intéressent

l'existence du peuple canadien ; chez lui, le patriotisme et la religion sont deux vertus qui vont ensemble et se donnent la main.

Je résume en un mot, M. Routhier est *biblique* ! Pour lui, la nation canadienne est le peuple de Dieu, sa mission est providentielle ; sa prospérité correspond à sa fidélité aux lois divines. Je ne puis me défendre d'une expression indéfinissable de contentement et de satisfaction, quand je le vois aux pieds du Mont Sinai, nous montrant là le véritable et fécond foyer de la science qu'il faut répandre sur le monde. Son âme est tout émue des pompes et des cérémonies que déploie Jéhovah en communiquant sa loi aux hommes ; et, nouveau Moïse, il cherche à graver profondément dans notre conduite les enseignements qu'un Dieu a incrustés sur la pierre !

Mais ne voyons pas l'homme seulement avec ses talents, son génie, l'admirant dans ses succès sans nous soucier guère de la tâche qui nous incombe. Marcher hardîment à la gloire, à l'ombre du même drapeau ; surtout servir, de nos cœurs et de nos esprits la vérité qui nous dicte secrètement ce sentiment si puissant : *Potius mori quam fœdari* ! Plutôt mourir que de prévariquer, oui, tel est notre devoir !

Je ne conseille pas à mes amis, les jeunes littérateurs, de se hasarder seuls à gravir les défilés du Parnasse ; ils ont besoin d'être guidés, soutenus, encouragés, éclairés. Pour cette raison encore, je dis que M. le juge Routhier est un modèle.

Ses ouvrages contiennent de sages leçons, des préceptes féconds. Leur lecture fait naître en nous un vif désir et un goût prononcé de l'étude, et nous découvre d'ingénieux moyens pour y parvenir. Les *Grands Drames*, par exemple, contiennent une juste appréciation des principaux chefs-d'œuvre de l'antiquité et des temps modernes, qui nous apparaissent d'un côté, avec de nombreuses qualités et un mérite incontestable, de l'autre, avec des défauts qu'il ne faut pas méconnaître. Les autres volumes—surtout les *Causeries*, publiées en 1871—respirent le patriotisme le plus pur et nous montrent dignement les besoins, les intérêts et les aspirations du Canada, si bien chanté par Cartier et Crémazie, Gérin-Lajoie ou Fréchette, Chapman, Gingras et Lorrain, Sulte, LeMay et Legendre !

De nos jours, le vent est aux idées *modernes* ou neuves, au *progrès* ; la science envahit tout la raison veut supprimer la foi, parce qu'elle

prétend découvrir de nouveaux horizons. Soyons  
prêts ! A nous, l'avenir avec ses espérances et  
ses incertitudes ! Forts de nous-mêmes, con-  
fiants dans notre cause, conduits par une main  
amie et habile,

*La flamme au cœur, le rire aux yeux,  
Dans les revers ou la victoire,*

redoublons d'audace dans la défense et l'affir-  
mation de la Vérité !

H. M.

**RENOUVEAU**(Pour le **GLANEUR**)

Les timides boutons s'ouvrent au ciel d'azur,  
La feuille reverdit, ornant le paysage ;  
La brise se fait douce, et léger le nuage,  
Et l'oiseau du soleil prend son vol dans l'air pur ;

L'insecte ouvre son aile et fuit le gîte obscur  
Où la neige et le vent le tenaient dans l'orage ;  
Tout s'anime et sourit, tout voltige et tout nage  
Et sous le lierre ombreux disparaît le vieux mur.

Mais tout ne renait point, car dans le cimetière  
La mort soulève encor l'éternelle poussière,  
Et ceux que nous pleurons sont toujours au tombeau.

Espérons, car des voix m'ont parlé de l'aurore.  
Ici, tout refleurit pour se flétrir encore,  
Mais, un jour, brillera l'Éternel Renouveau !

**JOSEPH GAGNON.**

## CHANT À MA MÈRE. (\*)

---

Je suis parti pour un lointain rivage,  
 J'ai délaissé le foyer paternel ;  
 De toute joie est mon âme en veuvage :  
 Je suis privé de l'amour maternel.  
 Ne cueillez plus ni le lis, ni la rose ;  
 Eh vain, pour moi, vous tresseriez des fleurs,  
 Mon cœur est froid, mon front devient morose :  
 Mère, tu n'es plus là pour essuyer mes pleurs !...

Je pleure, hélas ! sur la rive étrangère,  
 Comme l'esclave à des maîtres soumis ;  
 Je n'entends plus la voix qui m'est si chère,  
 Le bruit des pas, ni le chant des amis.  
 Et bien souvent mon pauvre cœur succombe ;  
 Mais l'Espoir dit : Attends des jours meilleurs...  
 Quand, désolé, j'incline vers la tombe,  
 Mère, tu n'es plus là pour essuyer mes pleurs !....

Et, lorsque, en proie à ma sombre tristesse,  
 J'ai vu l'Espoir, le doux Espoir venir,  
 Ce qui m'a mis dans l'âme l'allégresse,  
 Amour divin, c'est ton seul souvenir...  
 En l'avenir j'ai mis ma confiance :  
 Dieu sait guérir la blessure des cœurs.  
 Si le bonheur vient calmer ma souffrance,  
 Mère, seras-tu là pour essuyer mes pleurs ?...

THÉO.-D'AUZE.

---

N. D. R. (\*) L'auteur de cette pièce émue, laquelle nous exhumons, pour "LE GLANEUR," des archives de l'amitié, la signerait à bon droit, aujourd'hui, au lointain pays de Belgique, là-bas, où il est allé se consacrer à Dieu.

## POÉSIE DES FEUILLES

Épître à M. William Chapman, (\*) auteur des  
 “*Feuilles d'Erable.*”

Vos *Feuilles*, je les tourne et retourne en tous sens,  
 Respirant plein mon cœur leur fraîcheur printanière.  
 Poète, on vous connaît à ces mâles accents !  
 Charmeur, c'est bien à vous cette noble manière !

Ce volume gentil porte votre cachet ;  
 Point n'est besoin du nom, votre image y domine.  
 Du vieux Paganini l'on connaissait l'archet :  
 Tel on sait de Chapman la verve riche et fine.

Ce genre, il est à vous ; nul, jamais, n'osera  
 Vous suivre dans ces chants que votre luth enlève ;  
 Plus d'un jeune, pourtant, vous le jalouera ;  
 Vous aurez, maître, un jour, bien sûr, plus d'un élève.

---

N. D. R. (\*) Au moment où notre estimé confrère, M. Chapman, se prépare à publier un nouveau recueil de vers : *Gerbe et Javelle*, “*Le Glaneur*,” a cru qu'il serait peut-être intéressant de rendre publics ces vers intimes que lui dédiait l'un de nos collaborateurs, à l'occasion de ses charmantes “*Feuilles d'Erable.*”

Vous avez mis de tout en ces vers si charmants :  
 De votre amour pour Dieu, la femme et la Patrie ;  
 De votre expérience, un peu de vos tourments ;  
 Du beau, du bien, du bon dont votre âme est pétrie.

Soyez béni, poète aux accents gracieux :  
 Votre œuvre va rester comme un titre de gloire :  
 Car vous nous avez dit, dans la langue des dieux  
 Des choses dont le cœur garde à jamais mémoire.

La Muse vous connaît : cultivez ses faveurs ;  
 Laissez-la vous remplir de ses puissantes flammes !  
 Que votre poésie, aux exquis saveurs,  
 Longtemps, coule à long flots, pour enchanter nos âmes !

Modulez, de nouveau, quelques chants enivrants,  
 Chantez, le luth est pur et la corde sonore ;  
 Chantez pour les heureux, chantez pour les souffrants ;  
 Pour la terre et le Ciel, chantez, chantez encore.

ENVOI :

Merci d'avoir voulu qu'un humble jeune ami  
 Reçût de votre main ce bien aimable hommage.  
 C'est une gloire à moi que de compter parmi  
 Ceux qui de votre estime ont obtenu ce gage

FRID-OLIN.

## TABLE DES MATIÈRES

	<i>folio</i>
Bienvenue au GLANEUR..... <i>Frid-Olin</i>	3
Les débuts du GLANEUR..... <i>Rodolphe Brunet</i>	4
Illusions flétries..... <i>Denis Ruthban</i>	6
Une statue à Samuel de Champlain... <i>J. B. Caouette</i>	8
Je ne chanterai plus..... <i>Alfred Morisset</i>	13
Notre avenir..... <i>Pierre Bédard</i>	14
Automne !..... <i>Charles A. Gauvreau</i>	18
Hommage à la Canadienne..... <i>E. Z. Massicotte</i>	19
La tubéreuse..... <i>Léon Lorrain</i>	21
Un malheureux..... <i>Pierre-Georges Roy</i>	22
Rêverie..... <i>René P. LeMay</i>	25
Une après-midi d'étudiants..... <i>Jules Gendron</i>	27
A ma musette..... <i>G. E. Langlois</i>	31
Une statue de Louis XIV à Québec en 1687 <i>Pierre-Georges Roy</i>	33
Le Perche..... <i>Benjamin Sulte</i>	35
A la vierge Marie..... <i>Frid-Olin</i>	37
Pensées sur l'automne..... <i>Paul Durand</i>	38
Un poète inconnu..... <i>E. Z. Massicotte</i>	40
Crescendo..... <i>René P. LeMay</i>	43
La patrie..... <i>Rodolphe Brunet</i>	44
L'architecture..... <i>J. Alcide Chaussé</i>	49
Notre avenir..... <i>Edouard S.</i>	52
Les yeux que j'adore..... <i>Mathias Filion</i>	54
Mémorial nécrologique..... <i>Jules Saint-Elme</i>	56
Au couvent..... <i>Ludovic</i>	61
La boîte mystérieuse..... <i>Zénon Paquin</i>	62
Caprice de la plume..... <i>Edouard Aubé</i>	65



Mission de la femme.....	<i>Frid-Olin</i>
Monseigneur de Laval.....	<i>Adjutor Rivard</i>
Les héritages.....	<i>Benjamin Sulte</i>
Pensées du soir.....	<i>Edmond Ladouceur</i>
Causerie sociale.....	<i>Thomas Côté</i>
Nos églises temples.....	<i>E. Z. Massicotte</i>
Rayons crépusculaires.....	<i>Joseph Gagnon</i>
Soyons fiers d'être Canadiens....	<i>J. G. Boissonneault</i>
Le gourmand.....	<i>Georges Avila Marsan</i>
Ce que j'aime.....	<i>Hector d'Haugry</i>
Port-Royal.....	<i>Hector Servadec</i>
La littérature au Canada en 1890.	<i>Pierre-Georges Roy</i>
Le printemps.....	<i>J. B. Caouette</i>
A travers la création.....	<i>Denis Ruthban</i>
Essai de critique.....	<i>Viator</i>
Tout passe.....	<i>Marie-Louise</i>
Un peuple martyr.....	<i>Thomas Côté</i>
L'architecture II.....	<i>J. Alcide Chaussé</i>
L'histoire d'un patriote.....	<i>Raoul de Tilly</i>
Invitation.....	<i>J. B. Chatrian</i>
L'abbé L. A. Olivier.....	<i>P. E. Roy</i>
La douleur .....	<i>Miss E. Ehrtone</i>
Croquis de voyage.....	<i>Jules Saint-Elme</i>
La chanteuse italienne.....	<i>J. G. Boissonneault</i>
Je me souviens.....	<i>Arthur Côté</i>
Le voltigeur.....	<i>Louis Fréchette</i>
Indiscrétions.....	<i>Alceste</i>
L'hermite de Saint-Barnabé.....	<i>Pierre Georges Roy</i>
Chronique parisienne.....	<i>Rodolphe Chevrier</i>
Ninie.....	<i>Alfred Morisset</i>

173

263

268

Aux jeunes gens.....	<i>Charles Gauvreau</i>
Eloge funèbre de l'abbé L. A. Olivier.	<i>L. A. Paquet.</i>
Les victimes.....	<i>J. B. Chatrian</i>
Sur un marbre.....	<i>Miss E. Ehrtone</i>
La littérature canadienne et la critique.	<i>Denis Ruthban</i>
Fille des champs.....	<i>Marie-Louise</i>
Caprices et fantaisies.....	<i>J. G. Boissonneault</i>
Dernier adieu.....	<i>Joseph Gagnon</i>
Le dîner offert et accepté...	<i>Georges Avila Marsan</i>
Le rêve.....	<i>J. B. Chatrian</i>
Délits de presse.....	<i>Jules Saint-Elme</i>
La cloche.....	<i>Marie-Louise</i>
Le traité de 1763 et la religion catholique	<i>L'abbé D. Gosselin</i>
Les roses.....	<i>J. B. Chatrian</i>
Nos hommes de lettres.....	<i>E. Z. Massicotte</i>
Alfred Hawkins.....	<i>J. M. Lemoine</i>
Aux jeunes filles.....	<i>Louis Fréchette</i>
Mérisette.....	<i>J. B. Chatrian</i>
Un critique littéraire au Canada.....	<i>M. H.</i>
Renouveau.....	<i>Joseph Gagnon</i>
Chant à ma mère.....	<i>Théo. D'Auze</i>
Poésie des " Feuilles ".....	<i>Frid-Olin</i>